

ques : il veut la paix et le travail. Son bon sens naturel commence à prendre le dessus. Les sycophantes, les charlatans, les politiques avariés qui ont si longtemps surpris sa confiance se démasquent peu à peu et perdent chaque jour de leur crédit. Ceux-ci le sentent bien : ils comprennent que le temps travaille contre eux, et qu'en une ou deux législatures il pourrait bien se faire que le personnel parlementaire se trouvât notablement renouvelé.

De là les efforts que font à l'envi vieux opportunistes et radicaux, tous sectaires, pour ressaisir leur ascendant sur l'opinion et pour se maintenir au pouvoir. La recrudescence marquée de la politique antireligieuse n'a pas d'autre raison : le parti espère trouver dans l'agitation qu'il soulève, dans les protestations qu'il provoque, l'occasion et le prétexte de frapper des coups retentissants; s'ils émeuvent violemment une partie du pays, ils lui permettront aussi de mobiliser ostensiblement toutes les forces révolutionnaires et de les lancer contre ce qui subsiste d'institutions et de forces conservatrices et catholiques.

* * *

Les Allemands ont fêté bruyamment le 25^e anniversaire de leur victoire de Sedan. Le ton général de ces réjouissances était une provocation à l'égard de la France : tout le monde l'a senti.

“ J'étais en Allemagne, écrit M. Chauncey Depew au *Sun*, au 25^e anniversaire de la victoire de Sedan. L'enthousiasme était exubérant et contagieux. Il révèle un désir profond et passionné de faire la guerre à la France tout de suite et sous quelque prétexte que ce soit, afin de régler à jamais la question de la possession de l'Alsace et de la Lorraine, et d'écraser tellement la France qu'elle cesserait d'être une menace pour l'Allemagne, qui pourrait alors réduire son armée et son budget.”

Les observations personnelles de M. Depew sont confirmées par la grande majorité des discours prononcés et des articles publiés en Allemagne depuis le commencement du mois.

D'une petite fraction du parti socialiste seulement sont venues quelques timides protestations.

Dire que l'on n'a pas frémé d'impatience en France serait méconnaître le caractère français; mais on a eu du moins la sagesse d'éviter de donner à l'ennemi le prétexte cherché de commencer la lutte suprême et qui paraît à la plupart inévitable.

Si les Allemands, comme peuple, désirent la guerre immédiate et sont prêts à saisir le premier prétexte venu, il ne s'ensuit pas que l'empereur Guillaume et ses conseillers croient prudent de combler leurs désirs.